

Pénitence, honte et honneur au début du Moyen Âge

L'histoire de la pénitence au début du Moyen Âge a été jusqu'ici injustement dominée par un intérêt pour deux formes de pénitence : publique et privée. Cette distinction ne masque pas seulement l'existence d'autres formes de pénitence : son application même est anachronique. Dans l'Antiquité tardive, le rite ecclésiastique de réconciliation du pécheur avec Dieu et la communauté chrétienne fut connu sous le nom de pénitence et non pénitence publique. Lorsque, au VI^e siècle, les moines irlandais développèrent différentes manières de traiter les pécheurs, ils ne parlèrent pas de pénitence privée, mais de 'pénitence' tout court. Ce ne fut qu'à la fin du VIII^e et début du IX^e siècle que les auteurs et évêques carolingiens distinguèrent entre les deux principales formes de pénitence : l'une publique, l'autre secrète (et non privée). Il s'agissait cependant d'une solution théorique à une situation compliquée, car il fut bien difficile d'établir la distinction entre un péché public demandant une pénitence publique et un péché secret ne nécessitant qu'une pénitence secrète. Les manuels de confesseurs expriment parfois cette soi-disant dichotomie carolingienne, exigeant l'application d'une pénitence publique pour les péchés publics et accordant une pénitence secrète pour les péchés secrets, mais ils ne fournissent aucune information permettant de départager les deux sortes de péchés. La distinction n'a pas dû être toujours évidente.

Les manuels de confesseurs, appelés livres pénitentiels (*libri pœnitentiales*, *penitentials*, *Bußbücher*), qui virent le jour en Irlande et au Pays de Galle au VI^e siècle, sont presque toujours associés à la pratique de la pénitence privée ; pourtant, il n'existe pas de témoignages concrets concernant leur utilisation. Lire ces textes sans préconceptions quant à leur utilisation dans le contexte de la confession privée permet d'autres interprétations, où la visibilité sociale de certaines parties du processus de pénitence a une importance capitale. Une telle visibilité peut être perçue comme une forme de récompense aux parties offensées. La pénitence fut mise en place pour aider à gérer des conflits sociaux et politiques et eut la possibilité de couvrir un adversaire de honte, mais elle pouvait en même temps aider la partie obligée de céder à sauver la face. Un tel moyen de résolution des conflits fut d'une grande utilité lorsqu'il fallut traiter avec des hommes d'influence. Lorsque leur honneur social fut en jeu, ils purent acquiescer gracieusement aux demandes d'une partie plus puissante en offrant de faire pénitence. Puisque la pénitence se faisait devant Dieu et ses représentants terrestres, un homme d'honneur pouvait donc faire des concessions, et étant donné qu'il ne se soumettait pas directement à son adversaire, mais uniquement à Dieu, il fut bien plus facile de trouver un compromis. De plus, ce rituel d'humiliation comportait une certaine ambiguïté du fait des connotations positives de l'humilité dans le répertoire chrétien des vertus. Tout en s'abaissant, on pouvait gagner en honneur. La pénitence fut donc non seulement un moyen honorable de céder à un adversaire ; elle servait en même temps à augmenter l'honneur du pénitent.

Nous commencerons cet exposé avec une tentative de lecture du pénitentiel composé par le moine missionnaire irlandais Columbanus (VI^e siècle), en prêtant une attention particulière à la visibilité du processus pénitentiel. Les règles gouvernant les laïcs pénitents montreront l'importance de la visibilité sociale de la pénitence et ainsi des questions de honte et d'honneur. Le cas d'un assassin pénitent comme le dépeint dans la *Vita Columbae*, un récit de vie de saint composé en Irlande au VII^e siècle, corrobore en principe une telle interprétation du texte de Columbanus. Faire pénitence dans un monastère, donner satisfaction aux parents de l'individu assassiné, regagner son honneur à travers les

négociations d'un saint homme s'avèrent des aspects importants de la pratique pénitentielle au moyen de laquelle sont restaurées les relations sociales.

Au IX^e siècle, la pénitence est devenue un puissant instrument politique, comme en témoignent les événements mouvementés du règne de l'empereur franc Louis le Pieux, l'héritier de Charlemagne. L'empereur fit pénitence publique à deux reprises, une fois en 822 lorsqu'il fut en position de force, et encore à Soissons en 833 lorsqu'il fut en position de faiblesse. La nature publique de l'acte de contrition fut d'une importance cruciale dans les deux cas, et surtout à Soissons, où les évêques firent de leur mieux pour bien régler le déroulement du processus. Maîtriser l'interprétation du rituel au moyen de textes et documents fut peut-être plus important que le déroulement des événements eux-mêmes, et c'est de ce point de vue qu'on peut comparer les évêques et historiens carolingiens aux conseillers en relations publiques des temps modernes. Tout ceci précisément à cause de l'ambiguïté autour des actes de pénitence, qui pouvaient être interprétés à la fois comme une forme d'humiliation et de dégradation, et comme un acte d'exaltation.

La pénitence peut donc être conçue comme un moyen de honnir un adversaire, tout comme elle peut être interprétée, au contraire, par l'adversaire comme un moyen de gagner en honneur plutôt que de perdre la face. Une telle interprétation des événements peut s'appliquer fructueusement au dernier cas que nous évoquerons ici : celui de Foulques Nerra, qui fit publiquement satisfaction aux chanoines de Saint-Martin de Tours à la fin du X^e siècle. Lorsque Foulques, comte d'Anjou, envahit violemment le monastère à la poursuite de ses adversaires, les chanoines présents le forcèrent à faire pénitence au moyen d'un rituel appelé l'humiliation des saints. En sortant les reliques des saints de leurs reliquaires ornés et donc de leur position exaltée sur l'autel, et en déposant lesdits reliques à même le sol, ils purent exercer une pression considérable sur le comte. Cette stratégie, complétée par la barricade de la porte d'entrée de l'église et une grève liturgique, permit aux chanoines de persuader le jeune comte ambitieux de trouver un accord avec la communauté religieuse occupant le territoire près de la sépulture de St. Martin. Foulques a conclu cet accord selon un processus ressemblant fortement à un rituel pénitentiel. Les chanoines de Saint-Martin ont souhaité conserver la mémoire de ce rituel en établissant une charte commémorant les actes de réconciliation du comte. Vu l'ambiguïté entourant le concept de la pénitence, il est concevable que le comte lui-même n'ait pas ressenti d'humiliation par rapport à ses actes. Au cours de sa vie, il a par quatre fois accompli un pèlerinage pénitentiel à Jérusalem, y gagnant sans doute plus d'honneur et de prestige que ce qu'il avait pu perdre en cédant aux chanoines de Saint-Martin. La flexibilité de la pénitence comme instrument de honte et d'honneur en fait un outil particulièrement adapté aux tractations avec les riches et puissants de ce monde, qui tiennent à leur honneur par-dessus toute chose.

Penance, shame and honour in the early Middle Ages

The history of penance in the early Middle Ages has been too heavily dominated by the interest in two forms of penance: public and private. Not only does this distinction obscure existing other forms of penance; its application is anachronistic. In the late antique period the ecclesiastical ritual to reconcile sinners with God and the Christian community was simply known as penance and not as public penance. When in the sixth century Irish monks developed different ways to deal with sinners they did not regard this as private penance, but spoke generally of 'penance'. It was only in the late eighth and early ninth century that Carolingian authors and bishops distinguished between two main forms of penance: one public, the other secret (not private). This was, however, a theoretical solution to a complicated situation, for it certainly was difficult to establish exactly what was a public sin

requiring a public penance or when exactly a sin had remained secret so as to be absolved by secret penance. Handbooks for confessors sometimes express this so-called Carolingian dichotomy, requiring the assignment of a public penance for public sinners and accordingly secret penance for secret sins, but they provide no information as to how to establish whether a sin was public or private. This cannot always have been easy.

Handbooks for confessors, known as penitentials (*libri paenitentiales*, *livres pénitentiels*, *Bußbücher*), which were first composed in Ireland and Wales in the sixth century, are almost always associated with the practice of private penance, yet there is no real evidence for the ways in which they were employed. Reading these texts without any preconceptions about their uses in a context of private confession, provides room for other interpretations, in which social visibility of at least parts of the process of penance are of crucial importance. Such visibility can be seen as a form of satisfaction for the offended parties. Penance was employed as a means to help settle social and political conflicts and had the potential to shame an opponent while it also could be used to save face for a party in a conflict that had to give in. Such a way of settling conflicts was extremely useful when one had to deal with influential people. When their social honour was at stake, they could gracefully comply with the demands of a stronger party by offering to do penance. Because penance was done in front of God and his representatives on earth, a man with honour to lose could thus make concessions, but because he did not give in directly to his opponent but solely to God, it was much easier to reach a compromise. There was moreover a certain ambiguity to this ritual of humiliation because of the positive connotations of humility in the Christian scheme of virtues. By degrading oneself one could also gain honour. Penance therefore was not only an honourable means to give in to an opponent; it could also serve as a way to gain honour.

This paper will start out with an attempt to read the penitential composed by the sixth century Irish missionary monk Columban with special attention to the visibility of the penitential process. Particularly the regulations concerning penitent laymen will reveal the importance of social visibility of penance and therefore of questions of shame and honour. The case of a penitent murderer as it is depicted in the *Vita Columbae*, a saint's life composed in Ireland in the seventh century, generally corroborates such an interpretation of Columban's text. Doing penance in a monastery, providing satisfaction to the kinsmen of the murdered person, regaining honour through the negotiation of a holy man prove to be important aspects of penitential practice by which social relations were being restored.

In the ninth century penance became a powerful political instrument as is shown by the turbulent events in reign of the Frankish emperor Louis the Pious, Charlemagne's heir. The emperor did public penance twice, once in 822 from a position of strength, once in Soissons in 833 from a position of weakness. The publicity of the act was of crucial importance here and particularly in the Soissons case the bishops did their utmost to carefully delineate the proceedings. Controlling the interpretation of the ritual by means of texts and documents, was perhaps of greater significance than the unfolding of the events themselves and Carolingian bishops and historians can in this respect be compared to modern day spin doctors, precisely because of the ambiguity surrounding a penitential act, which could be seen and presented as a form of humiliation and degradation, but just as well as an act of exaltation.

Penance can therefore be presented as means to shame an opponent, but it can also be employed by the opponent as a means to gain honour, instead of losing it. Such a reading of events can fruitfully be applied to the last case that will briefly be discussed here: that of Fulk Nerra providing public satisfaction to the canons of St. Martin in Tours at the close of the tenth century. When Fulk, count of Anjou, had violently invaded the monastery to pursue his opponents, the abiding canons forced him to provide satisfaction by a ritual known as the

humiliation of saints. By taking the relics of saints from their exalted position on the altar out of the carefully crafted reliquaries and depositing them on the bare ground they were able to put considerable pressure on the count. Combined with their barring of the entrance to the Church and going on a liturgical strike, the canons succeeded in persuading the ambitious young count to come to terms with the clerical community living around the grave of St. Martin. Fulk did so in a process closely resembling a penitential ritual. The canons of St. Martin wished to preserve the memory of this ritual in drafting a charter commemorating the count's acts of reconciliation. Given the ambiguity surrounding the concept of penance, the count himself may well have seen little humiliation in his acts. During his life he went on a penitential pilgrimage to Jerusalem at least four times, thereby probably gaining more in honour and prestige than he may have lost by giving in to the canons of St. Martin. The flexibility of penance, as an instrument of shame and of honour, makes it a particularly suited tool in dealing with the rich and the powerful, for whom their honour was of such importance.